

Laurent Gagnebin, *La liberté de la foi*, Paris, van Dieren, 2024, 59 pages, ISBN 978-2-37466-040-0, € 9.

On sait combien les Réformateurs – Luther au premier chef – ont conquis un lectorat nombreux non seulement grâce à l'imprimerie, mais encore – et surtout – parce qu'ils ont confié aux presses de petits traités en langue vernaculaire, dans lesquels un style percutant soutenait une théologie profonde, réconfortante et appelant aux œuvres désintéressées. Nous permettra-t-on d'affirmer que Laurent Gagnebin est un de leurs lointains et fidèles héritiers ? Non seulement parce que son opuscule, qui inaugure la collection « Braises », reprend à peu près le format de leurs « écrits volants » (*Flugschriften*), mais encore parce qu'il associe la foi et la liberté, deux notions essentielles pour la Réformation : « Croire n'est pas de l'ordre de la nécessité, mais de la liberté. » (P. 7.)

Dans les quatre chapitres de son ouvrage, « Foi et croyances », « Foi et grâce », « Foi et doute » et « Foi et Dieu », Laurent Gagnebin s'adresse tant aux individus croyants – ceux qui ne sont pas arc-boutés sur des connaissances figées – qu'aux athées, en montrant que ni la position des uns ni celle des autres n'est une position de facilité. Entendre que les premiers ont « bien de la chance de croire [...] a le don de [l']irriter au plus haut point » : « La condition du croyant est souvent très difficile, voire insupportable, tant les arguments de l'athéisme contre Dieu, surtout quand il représenté par une divinité toute-puissante, paraissent solides et convaincants. » (P. 22.) Aussi, la foi vivante n'est-elle pas une chance, mais « plutôt une action exigeante, un combat choisi et voulu » (p. 23).

Ouvrage soutenu par une réflexion tout en nuances et par des convictions fermes, *La liberté de la foi* abonde en formulations qui se graveront aisément dans la mémoire de ses lecteurs. À propos de la foi raisonnable, mais non rationaliste, des protestants libéraux : « Le mysticisme, qui est la reconnaissance du mystère, n'est donc pas, bien compris, une capitulation de la raison, mais son accomplissement. » (P. 20.) Au sujet des « croyants pratiquants » (journalistes et sociologues, voire historiens, désignent ainsi ceux qui vont au culte) : « Les pratiquants sont en vérité celles et ceux qui mettent l'Évangile en pratique. » (P. 27.) Dans chaque religion, soutient-il à propos de la grâce, peut exister une « pratique désintéressée [...], ce que j'appelle un geste protestant » (p. 32). Quant au très beau cha-

pitre sur « Foi et doute », il commence par l'affirmation selon laquelle les preuves de l'existence de Dieu, qui « n'ont jamais converti personne », ont « cependant cette vertu importante de montrer qu'il n'est pas absurde de croire » (p. 35), et il se conclut sur ces lignes : « Le contraire de la foi n'est pas le doute, mais bien un savoir qui met Dieu à notre disposition, le maîtrise et l'objective, le rationalise, le réduit ainsi à néant. » (P. 44.)

Cet essai est celui d'un théologien qui revendique clairement son appartenance au courant théologique libéral. En témoignent tout d'abord ses références, qui remettent à l'honneur des théologiens – libéraux et/ou témoins du christianisme social – souvent oubliés depuis le passage de la vague barthienne : Adolf Harnack, Tommy Fallot, Wilfred Monod, Élie Gounelle ou encore Charles Wagner. En témoignent aussi, entre autres, les critiques qu'il adresse au *Symbole de Nicée* (325), auquel, il est vrai, bien des églises accordent dans leur liturgie une place semblable au Notre Père (p. 10-11). Laurent Gagnebin insiste aussi sur le libre examen, exprimé pour la première fois par Samuel Vincent et défendu ensuite par Alexandre Vinet. Mais il sait aussi convoquer à bon escient Paul Tillich et Dietrich Bonhoeffer. Tout au long de son ouvrage, il exprime sa dette envers Albert Schweitzer, dont il connaît parfaitement la théologie, y compris telle qu'elle s'exprime dans ses prédications. Avec Schweitzer, il insiste sur le fait que « nos actions nous permettent de rencontrer véritablement Jésus » (p. 24). Il partage avec lui également l'idée que le centre de gravité de la foi chrétienne n'est pas la croix, mais le Royaume, autrement dit qu'il est situé dans l'avenir et non « dans le drame rédempteur lors de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ » (p. 54).

Mais faut-il nécessairement faire jouer l'avenir contre le passé ? Il existe d'autres théologies – auxquelles nous n'entendons pas convertir Laurent Gagnebin –, comme celle d'Oscar Cullmann, que nous avons exposée çà et là dans les colonnes de cette revue ; elles insistent plutôt, à l'aide du couple « déjà / pas encore », sur le lien étroit entre le passé, le présent et l'avenir. Sans doute, et l'auteur en est conscient, on pourra reprocher aussi à *La liberté de la foi* d'accorder à l'individu une importante excessive, au détriment de la *communauté* des croyants. Néanmoins, chaque lecteur sortira enrichi de la lecture de ce plaidoyer vigoureux pour une foi qui est relation vivante avec Dieu, action exigeante et désintéressée, risque inséparable du

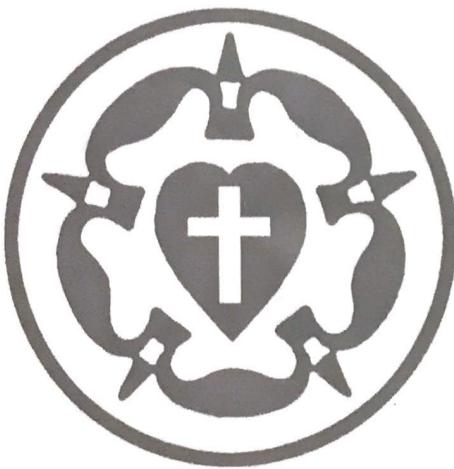
doute et enfin liberté orientée vers l'avenir et tournée vers les êtres humains.

Qui cherche bien trouvera, dans *La liberté du chrétien* de Luther (1520), des lignes qui sont un véritable hymne à la foi. Tout entier, l'ouvrage de Laurent Gagnebin développe cet hymne et l'actualise.

Matthieu Arnold

# Positions luthériennes

Théologie  
Histoire  
Spiritualité



72<sup>e</sup> année – n°4

octobre – décembre 2024